

1828
T

A

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

DU BARON

HYDE DE NEUVILLE

A

W 60
11 45

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

DU BARON

HYDE DE NEUVILLE

LA RESTAURATION

LES CENT-JOURS — LOUIS XVIII

PORTRAIT DU BARON HYDE DE NEUVILLE
D'APRÈS PAULIN GUÉRIN



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1890

Tous droits réservés



Ch. Dujardin.

E. PLON, NOURRIT & C^{ie} Éd.

Imp. Kaden.

Le Baron Hyde de Neuville

Comte de Rompault

D'après un portrait peint par Paulin Guérin

MÉMOIRES

DU BARON

HYDE DE NEUVILLE

CHAPITRE PREMIER

Retour de M. Hyde de Neuville des États-Unis. — Aperçu de la situation en Europe. — Les Bourbons n'ont pas été ramenés par l'étranger. — Magnanimité de Louis XVIII à sa rentrée. — Il refuse d'adhérer aux stipulations échangées entre M. de Talleyrand et le Sénat. — Déclaration de Saint-Ouen. — M. de Vitrolles, son caractère, ses vues. — Il négocie avec Fouché et Talleyrand. — Le comte d'Artois refuse de signer l'acte constitutionnel pour en laisser l'initiative au Roi. — Le comte d'Artois rentre la cocarde blanche au chapeau. — L'adoption de la cocarde blanche a été un acte spontané de la nation. — Louis XVIII avait dès l'exil pensé à un gouvernement constitutionnel. — L'amiral Sidney Smith, ses craintes sur l'évasion de Bonaparte. — M. Hyde de Neuville retourne en Angleterre, chargé d'une mission. — M. Hyde de Neuville contribue à la signature du traité de paix entre l'Angleterre et les États-Unis. — Retour en France. — Incurie du gouvernement par rapport à Bonaparte. — Ordre de partir donné à M. Hyde de Neuville, chargé d'une mission près des cours de Turin et de Florence. — Activité qui règne à l'île d'Elbe. — M. Hyde de Neuville essaye de voir le général Bertrand. — Le consul Mariotti. — Retour. — Sécurité du gouvernement à Paris.

Mon arrivée en France eut pour moi toute la douceur du réveil après un mauvais rêve; les années d'exil, les espérances si souvent déçues; le temps qui passe et qui n'apporte rien faisaient place à cette réalité enivrante du retour du Roi.

J'appris coup sur coup les événements qui s'étaient passés depuis mon embarquement. Ils confirmaient les réflexions de mes heures d'exil, mais dépassaient mes espérances.

Le sentiment de délivrance était presque général en France : c'était la régénération d'un peuple opprimé par l'ambition d'un homme.

Le commencement du règne de Bonaparte, marqué par de si étonnantes victoires, avait vu le peuple français s'associer à sa gloire. Le prestige de Bonaparte était en raison directe du relèvement des institutions et d'un état régulier ; on respirait après cette longue série de crimes. La Révolution vaincue, la société française sortant de ses ruines et d'un bouleversement que les huit siècles de monarchie n'avaient jamais connu, donnait à l'Empire naissant un rôle réparateur. On cédait à la séduction d'une fortune sans pareille dans l'histoire, mais les désastres de Moscou avaient mis un terme à cette confiance. La nation avait les yeux dessillés, elle voyait l'oppresseur sous le conquérant. C'était le fruit des revers qu'elle avait subis.

Les armées créées et renouvelées avec le meilleur sang de la France, les champs délaissés n'ayant plus de bras pour les cultiver, la lassitude générale d'un régime où le despotisme seul avait la parole, avaient bien préparé le pays à secouer un joug devenu odieux.

Si à cet appauvrissement on joint l'état de compression intellectuelle qui régnait sur les esprits, comment s'étonner que les désastres causés par un seul homme n'amenassent pas le réveil de toute une nation ? Au tableau géné-

ral des événements en 1814 se mêlait pour moi le souvenir de la longue attente subie sur la terre étrangère.

Pour les hommes de bonne foi qui ont vu cette époque, le mot : « Les Bourbons ont été ramenés par l'étranger », est faux. Il était inspiré par un esprit de parti dénué de toute justice. Les alliés avaient entrepris la guerre pour venger leurs nationalités violées, leurs trônes renversés. Aucun d'eux n'oubliait le fer et le feu s'étendant à la suite de nos bataillons en Allemagne, en Italie, en Espagne.

L'hiver fut le premier vainqueur de l'Empereur, on le vit fuir devant lui, abandonner l'élite de ses troupes sans partager leurs souffrances. De ce jour date le déclin de cette fantastique épopée.

L'empereur Alexandre, le plus généreux des adversaires de Bonaparte, n'était pas prévenu en faveur des Bourbons ; il avait la passion de paraître plus civilisé que son peuple.

Chevaleresque par nature, magnanime plus que tout autre prince, son ambition était de vaincre ces Français qui avaient ravagé son pays, puis de se montrer généreux envers une nation qui lui était sympathique. Au milieu des négociations, il disait constamment : « Les Français décideront de leur sort et mettront sur le trône celui qui leur semblera le plus digne de l'occuper. »

Un moment, Alexandre eut le désir d'appeler Bernadotte ou le prince Eugène à succéder à Napoléon, si les revers de ce dernier amenaient la fin de la dynastie de Bonaparte.

Il redoutait les rancunes du parti royaliste et ne pré-

voyait pas que des idées sages de liberté pussent jamais s'allier, chez des petits-fils de Louis XIV, au souvenir de l'autorité qu'exerçait le Souverain sous l'ancien régime. C'était bien peu connaître Louis XVIII.

Mais lorsque les alliés, et en particulier Alexandre, virent la joie, le transport qu'un sentiment de dignité seul retenait sur la physionomie des Parisiens à l'entrée des princes de la coalition dans leur ville, tandis que d'autres l'exhaletaient avec l'insouciance brutalité d'opprimés qui ne s'inquiètent pas de la qualité du sauveur, ils ne mirent plus en doute que le désir général de la nation était de rappeler la dynastie des Bourbons; c'est peut-être en ce jour que le peuple de Paris a appris à saluer des mêmes acclamations les pouvoirs et les hommes, quels qu'ils fussent, qui le flatteraient en l'asservissant.

Cette journée néfaste fut un jour de triomphe; mais au milieu de ces acclamations où le cri de : Vive le Roi! se fit jour, où les mouchoirs blancs, déployés en guise de drapeaux, et les cocardes blanches attachées aux chapeaux faisaient assez connaître la volonté de la nation, un sentiment perçait, celui de secouer le joug de l'homme qui avait amené l'humiliation présente.

Les femmes surtout se firent remarquer par cette exagération d'impressions que les événements publics leur inspirent. Beaucoup d'elles avaient souffert dans leurs plus chères affections : que de larmes versées sur leurs maris, sur leurs fils ! que de haine accumulée sur celui qui les leur enlevait !

Je traversais l'Angleterre rapidement; les nouvelles que j'avais eues en débarquant avaient augmenté mon impa-

tience de me retrouver en France et d'y revoir mes amis.

Il n'était bruit à Londres que de la magnanimité de Louis XVIII.

Les actes les plus touchants de pardon et d'oubli du passé, la sécurité des biens et des personnes, l'amnistie, la liberté des cultes, les dignités de l'Empire reconnues, une Constitution promise, tels étaient les premiers actes du gouvernement nouveau.

Les adhésions et les adresses arrivaient en masse. La France semblait se venger de sa longue servitude en s'abandonnant sans mesure à ce mouvement.

Le retour du Roi, qui avait eu lieu le 24 avril, avait été un véritable triomphe. Arrivé à Compiègne, il trouva une nombreuse pléiade de généraux et de maréchaux naguère satellites de l'Empereur. Les dernières clartés de l'astre qui s'éclipsait éclairaient encore leurs fronts, mais la servilité les avait accoutumés à les baisser devant le pouvoir, et l'habitude existait.

Louis XVIII eut un mot aimable pour chacun, rappelant les campagnes ou les faits d'armes qui avaient illustré leurs noms.

On sait avec quelle dignité Louis XVIII avait rejeté les stipulations échangées entre le Sénat et M. de Talleyrand. Sans se défier de celui-ci, il le jugeait. L'esprit d'intrigue qui avait amené le prince de Bénévent à se séparer de l'Empire au moment où il sombrait; cette ambition de se rendre indispensable au gouvernement nouveau n'avaient pas échappé à l'esprit clairvoyant du Roi. Bonaparte, depuis qu'il avait trouvé dans M. de Talleyrand un adver-